

## ***Shylock (1996) et Le Marchand de Venise (1596)***

Errol DURBACH

(Professeur d'Études Théâtrales, Université de Colombie Britannique)

Après avoir été représenté pendant quatre siècles, *Le Marchand de Venise* de Shakespeare demeure un baromètre de l'(in)sensibilité sociale vis-à-vis de la haine raciale, un indicateur de la réponse qu'apporte le théâtre au politiquement (in)correct, ainsi qu'une source majeure d'embarras et d'inquiétude pour la communauté juive. Les questions que pose *Le Marchand de Venise* sont énoncées dans les opinions véhémentes mais largement partagées du professeur Marcia T. Berman dans la pièce de Mark Leiren-Young : « L'histoire de Shylock », déclare-t-elle, « est l'histoire de l'antisémitisme. Pourquoi voudrait-on jouer cette pièce à notre époque ? Pourquoi voudrait-on aller voir cette pièce ? »

« L'époque » dont parle Marcia T. Berman est bien la nôtre : celle du Canada de 1996, celle de l'après-Holocauste, où il n'y a pas de place pour ce qu'elle appelle : « ce misérable exemple de propagande néonazie » – particulièrement à l'heure où le nazisme refait surface en Allemagne et où les Aryan Nations<sup>1</sup> propagent des messages de haine contre les Juifs via internet. Elle appelle en retour à une forme de censure sociale et demande le boycott des représentations pour protester contre l'infâme portrait de Shylock que propose l'acteur principal, le dépeignant comme un Juif odieux et cruel.

Le comédien-protagoniste, de son côté, ne veut rien entendre de cela. Il proteste avec éloquence contre toute forme de censure aussi vile soit-elle et refuse absolument – au nom de la vérité et de l'exactitude historique – d'atténuer la cruauté de Shylock en lui passant de la pommade afin de le faire passer pour une victime blessée par les préjugés des Chrétiens. Sans la moindre trace de cette réserve savamment ambiguë observée par les érudits universitaires, Jon Davies énonce carrément la terrifiante question que nous

hésitons à poser à propos du plus grand humaniste de la Renaissance :

Shakespeare était-il antisémite ?

Bien sûr que oui.

À l'époque, c'était comme ça<sup>2</sup>.

« L'époque », dans ce contexte, est un jour de 1596 – une époque dont on peine à imaginer à quel point elle est éloignée de la sensibilité politique moderne envers les femmes, les Juifs et les minorités ethniques, mais (tout comme 1996) que 4 années seulement séparent de cette bascule métaphorique dans l'avenir annoncée par la fin du siècle. Dès les années 1570, les critiques de cette époque sur le point de plonger du Moyen Âge tardif dans le monde de la Renaissance anglaise déploraient déjà les horribles changements qui attendaient l'humanité. Les peurs engendrées en 1996 par, dirons-nous, les modifications génétiques ou l'invasion de notre vie privée par la technologie se retrouvent dans les inquiétudes qu'exprimaient il y a quatre siècles une génération pareillement terrifiée par l'intrusion de la modernité dans la nature humaine.

Les craintes les plus apparentes, les plus manifestes dans *Le Marchand de Venise* se rapportent naturellement à l'émergence d'une classe aisée de marchands arrivistes, à leur matérialisme brutal, et à l'impact de la « nouvelle économie » sur le bien-être moral de la communauté. L'Église, pour qui la charité était le principe fondamental dans les affaires d'argent, et pour qui le prêt à intérêt relevait de l'anathème, avait progressivement perdu de son pouvoir au profit de l'État, qui ne pouvait pas opérer, dans le monde moderne du négoce et du commerce, sans emprunter de l'argent à intérêt. L'acte usuraire de 1571, qui établissait à 10% le taux d'intérêt sur les prêts, fut une catastrophe pour tous ceux qui tenaient encore à la moralité économique de l'ancien monde médiéval. Je soupçonne que Shakespeare faisait partie de ceux-là. Un autre de leurs représentants était un parlementaire éloquent, Thomas Wilson, dont le cri d'angoisse résonne comme un sous-texte au *Marchand de Venise* :

[L]es hommes ont totalement abandonné l'argent prêté gratis, et se consacrent entièrement à vivre par de mauvais moyens, faisant du

prêt d'argent une sorte de marchandise, chose allant à l'encontre absolue de toute loi, de la nature et de Dieu. Et quelle conclusion doit-on tirer du fait qu'à la place des échanges charitables et de la pratique de l'aumône... on trouve aujourd'hui la dureté de cœur, et que l'on pratique essentiellement l'avidité au gain, et que d'horribles extorsions se rencontrent couramment ? Je pense sincèrement que la fin de ce monde est très proche. (Wilson, Thomas, 177)

Être contre la loi, la nature et Dieu, c'était être profondément non-chrétien et non-anglais ; c'était être, dans son essence même, « autre », ou, dans le sens où Shakespeare et ses contemporains entendaient le terme, la quintessence du « Juif »<sup>3</sup>.

Sur un point, au moins, l'Histoire est claire : il n'existait absolument aucun « problème juif » en Angleterre auquel Shakespeare aurait pu réagir dans sa soi-disant pièce antisémite. L'Angleterre en 1596 était *Judenrein*, les Juifs ayant été expulsés par Édouard I en 1290 et réadmis dans le pays seulement 350 ans plus tard, lorsque Cromwell les fit revenir par la porte de derrière. En leur absence, toutefois, les prêteurs juifs (qui s'étaient avérés, à travers l'impôt, une source de revenu inestimable pour le roi) avaient laissé derrière eux un stéréotype construit sur la peur et la haine : l'usurier « juif », tel Judas, gardien de la bourse de Jésus mais traître jusqu'à la mort – régicide, déicide et détournant les fonds de son Maître ; le « Juif » comme allégorie vivante des Péchés Capitaux associés au prêt d'argent : la convoitise, l'avidité, l'extorsion, le faux-monnayage ; le « Juif » comme figure inverse du Christ : avare au point de recouvrer une créance en prélevant la chair au plus près du cœur de sa victime sacrificielle.

Sans avoir nécessairement posé les yeux sur un seul Juif, Shakespeare réussit à capter une source de haine religieuse et raciale profondément enracinée en faisant paraître son diable à l'image d'un Juif. Pourquoi cela – alors qu'il n'existait pas de problème juif ? Si les Marcia T. Berman de ce monde doivent accuser Shakespeare de quelque chose, c'est sûrement de sa mauvaise foi lorsqu'il déplace un monumental « Problème Chrétien » sur un stéréotype hors d'âge représentant tout ce qui était détesté comme non-anglais. Les vrais diables de 1596 étaient les prêteurs usuraires Chrétiens de la classe

moyenne dont les taux d'intérêt excédaient largement les 10% autorisés par l'acte usuraire de 1571.

L'indignation à ce sujet s'entend sans cesse dans les écrits et dans les pièces des années 1570 jusqu'au début du dix-septième siècle : les accusations contre les *Kristen-Juden*, comme on les appelait, des Chrétiens « au comportement de Juif », disant qu'ils étaient devenus une malédiction encore plus détestable pour la société que les Juifs eux-mêmes :

Pour quelle raison les Juifs, de quelque endroit qu'ils venaient, étaient-ils si universellement haïs ? En vérité, l'usure est une des raisons principales, car ils volent tout homme qui fait affaire avec eux et le mènent à sa perte au bout du compte. Et pour cette raison, ils étaient haïs en Angleterre, et en conséquence, en furent justement bannis, et avec eux je souhaiterais que l'on envoie tous ces anglais qui prêtent leur argent ou n'importe lequel de leurs biens à profit, car je pense qu'ils ne sont pas meilleurs que les Juifs. Non. Je dirais même plus : ils sont pires que les Juifs. (Wilson, Thomas)

Les Juifs cherchent à se surpasser en chrétienté et les Chrétiens en judéité. (Wilson, Robert)

Il est moins mal / pour un état, de chérir les Juifs que les usuriers chrétiens. (Shirley, James)

Il me semble que *Le Marchand de Venise* exprime également ce ressentiment profond face à l'émergence d'une classe moyenne mercantile qui repoussait une aristocratie désargentée et substituait un comportement de rapace insensible à un système de valeur « chrétien » fondé sur la générosité et la charité. Shylock, de même que les prétendants de conte de fées qui viennent faire leur cour à Portia à Belmont, incarne un matérialisme choquant et laid qui, en 1996, fait tellement partie de nos transactions quotidiennes, que nous ne le voyons même plus comme tel. Qui, pour l'amour de dieu, a peur de Shylock aujourd'hui ?! Il est notre carte de crédit, notre banquier, notre compagnie d'assurance. Et s'il redéfinit un système moral dans lequel « bon » doit s'entendre comme « solvable », cette inversion choquante et grotesque n'est-elle pas devenue habituelle dans notre vie économique. Il est possible que le *Marchand de Venise*

ait pour effet de nous encourager à reconnaître le Shylock universel derrière les apparences.

Nous pouvons continuer, à l'instar de Shakespeare, à rêver d'une économie belmontienne où l'on peut se permettre d'être superbement méprisant vis-à-vis de cette chose sale qu'est l'argent, et le déboursier dans un esprit de générosité sans bornes sans nous préoccuper de nos créanciers. Mais le monde de Shylock est la dure réalité de 1996 : celle des profits générés par l'intérêt, celle du commerce et des échanges où le sentiment n'a pas sa place, celle d'un monétarisme universel qui fait peu de cas des conséquences humaines. Shylock est un terrible avertissement du naufrage moral qui permet au profit et aux possessions d'être comptés plus haut que la fraternité, les relations humaines, l'amour, le savoir-vivre, l'indulgence et le respect pour la vie humaine. Et Shylock appartient à une société raciste qui crée ses propres monstres – quel que soit le nom qu'elle choisit de leur donner. Mais seul quelqu'un comme Shylock lui-même, incapable de faire la différence entre le monde des métaphores et la réalité factuelle, pourrait prendre ces monstres pour des Juifs sans mettre de guillemets autour du mot.

L'idée que j'avance ici c'est que *Le Marchand de Venise* appartient à l'histoire d'un débat économique contemporain au sujet du caractère im/moral du prêt d'argent, débat qui avait commencé des siècles avant l'écriture de la pièce et s'est poursuivi jusqu'au Commonwealth. Un an après la première de la pièce de Shakespeare, Francis Bacon (réponse ironique s'il en est) composa son essai *Of Usurie*<sup>4</sup>, dans lequel il adopte une attitude posée et pragmatique vis-à-vis de cette controverse. Sa position principale est qu'il ne sert à rien de diaboliser l'usure ou de l'attribuer à une attitude « judaïsante ». La nécessité économique, le commerce et la constitution du capital doivent remplacer l'idée surannée d'Antonio selon laquelle « il est contre-nature que l'argent rapporte de l'argent ». Il semble se ranger du côté de Shylock dans ce débat, même si un des effets collatéraux de ce nouveau fonctionnement économique est une dureté de cœur qui peut se déplorer. Pour Bacon, il n'existe aucun Superjuif omniprésent manipulant les finances du monde. Les temps changent, suggère-t-il, et il faut

abandonner les injures et les sottises superstitions associées à tout ce que nous détestons et craignons. Mais Shakespeare est incapable de renoncer à son « Juif ». Et *Le Marchand de Venise* reste comme un cri de peur profondément conservateur ; peur que la Renaissance ouvre la voie au nouveau siècle peuplé d'étrangers éloignés de leur morale traditionnelle, indifférents à Dieu Le Grand Économiste, et affreusement bourgeois dans leurs affaires. Le comédien-protagoniste de Mark Leiren-Young, quelles que soient les justifications qu'il invoque pour jouer Shylock comme un méchant, a sûrement raison dans son raisonnement général. Il n'y a aucun sens à dissocier, dans *Le Marchand de Venise*, la forme d'antisémitisme particulière qui s'y exprime – anachronique, profondément superstitieuse et d'une extrême mauvaise foi – des causes économiques qui l'ont rendue crédible il y a 400 ans.

Une chose pour finir. « Juif » ou Juif, Shylock est un ensemble de fragilités humaines qui font de lui bien plus que la somme des anciennes phobies chrétiennes. Jon Davies, dans *Shylock*, choisit de le jouer comme un méchant. Mais il l'a joué plusieurs fois auparavant – comme un bouffon typé et comme une victime d'antisémitisme qui suppliait d'être acceptée – et, comme il est bon acteur, il en a donné des interprétations réussies à l'encontre de la pièce. L'image que Mark Leiren-Young a de Shylock comme d'une création aux multiples facettes est fondamentale. Elle laisse entrevoir l'archéologie du rôle, les Shylocks intertextuels cachés sous la surface à attendre le bon moment et le bon endroit pour choisir quelle facette de leur identité montrer<sup>5</sup>, la complexité d'un personnage dont la plus grosse faute n'a peut-être rien à voir du tout avec sa « judéité ». Le trait que je trouve le plus déplorable chez Shylock est sa fatale incapacité à faire la différence entre le langage symbolique et celui de la réalité factuelle, son incapacité à distinguer « la chair et le sang » (sa fille) qui lui ont été volés et « la chair et le sang » (le cœur d'un homme) qu'il exige en compensation de sa perte. Cette folie n'a pas grand-chose à voir avec les principes légaux énoncés dans l'Ancien Testament et encore moins avec le commentaire talmudique sur l'œil et la dent. Il affirme avoir appris ce principe de vengeance de la communauté chrétienne. Mais ses

véritables frères ne sont ni Juifs ni Chrétiens. Parmi ses nombreuses facettes, il en est une que Shylock partage avec d'autres personnages shakespeariens damnés d'être trop littéraux – Othello, Troilus et même Antony et Cléopâtre – ces personnages qui franchissent la frontière séparant le discours figuratif de la réalité phénoménologique et commettent leurs actes de démence comme une forme de compulsion tragique.

Ma réponse à Marcia T. Berman serait : « Ne vous occupez pas du « Juif », mais prenez garde au fou qui ne peut se détacher des interprétations littérales et fonde sa ligne de conduite démente sur un strict principe logique ». C'est ce que je conseillerai également à l'acteur, si j'étais metteur en scène. En 1997, toutefois, il se peut que je change d'avis.

Traduction : Christine Kiehl et Agathe Torti-Alcayaga

## RÉFÉRENCES

### SOURCES PRIMAIRES

SHIRLEY, James. *The Gentleman of Venice in The Dramatic Works and Poems of James Shirley, Now First Collected*. Londres : John Murray Albemarle Street, 1833.

[http://books.google.fr/books?id=rN0kAAAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](http://books.google.fr/books?id=rN0kAAAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)

WILSON, Robert. *The Three Ladies of London*. Charleston : Nabu Press, 2011.

WILSON, Thomas. *A Discourse Upon Usury*. R. H. Tawney (éd.). Londres : Geo. Bell and Sons Ltd., 1925.

### OUVRAGES RÉFÉRENTIELS

GROSS, John. *Shylock: A Legend and its Legacy*. New York : Simon & Shuster, 1992.

SHAPIRO, James. *Shakespeare and the Jews*. New-York : Columbia University Press, 1996.

---

<sup>1</sup> Aryan Nations est un mouvement suprématiste blanc et chrétien américain fondé en 1974.

<sup>2</sup> p. 194 du présent volume.

<sup>3</sup> La thèse de James Shapiro dans *Shakespeare and the Jews* est que « l'anglicité » dans le monde de Shakespeare se définissait en opposition radicale avec l'idée de « judéité ». Je recommande la lecture de ce livre aux lecteurs intéressés par la notion de « Juif » dans *Le Marchand de Venise*.

<sup>4</sup> *De l'Usure*. Notre traduction.

<sup>5</sup> Pour un bon historique de l'interprétation du rôle de Shylock, voir le livre de John Gross, *Shylock: A Legend and its Legacy*.